

planté un gland devant sa porte, s'indignerait de ne pas voir dès le lendemain matin un chêne de cent ans abriter sa maison ?

Les bons progrès sont ceux qui se font lentement. Ils sont les progrès sûrs.

Si, voulant bâtir une maison, vous cherchez un fond de sable pour que les fondements soient plus vite creusés, croyez-vous que votre maison en sera plus solide ?

Si, une fois la maison bâtie, et voulant arriver à la terrasse, vous vous imaginez de grimper au mur avec vos ongles au lieu de monter tranquillement par l'escalier, croyez-vous que vous arriverez plus tôt et plus dispos sur la terrasse ?

C'est pourtant ce que vous faites quand, vous proposant d'apprendre une science, ou une langue, vous passez les premiers chapitres du livre qui la contient, sous prétexte que vous ne les comprenez pas, et courez d'un bond au milieu ou même à la fin du volume. A ce jeu-là, un homme de génie lui-même userait son génie. A ce jeu-là fussiez-vous devant cent soleils, vous ne verriez jamais clair.

Bien commencer, c'est se rendre possible de bien finir.

Mal commencer, c'est rendre insolubles les difficultés de la fin.

Il faut entrer par la porte et non par les fenêtres. Il faut entrer pas à pas dans la science : c'est le moyen unique d'arriver au terme avec profit et sans fatigue. C'est comme cela qu'on entre dans la vie morale, dans la vie intellectuelle ; c'est comme cela aussi qu'on entre dans la vie matérielle.

Si votre père, quand vous êtes né, en vous voyant les yeux à demi fermés et hors d'état de distinguer même la lumière du jour, s'était dit : "Voilà un enfant qui est aveugle ; il ne verra jamais ;"

Si, un peu plus tard, en vous entendant bégayer des sons inintelligibles, il s'était dit : "Voilà un enfant qui ne parlera jamais," et s'il avait dès lors négligé de vous apprendre à parler ;

Si, quand vous êtes venu à bout de vous tenir sur vos petites jambes et d'essayer vos premiers pas, votre maman, à la première chute, au lieu de vous relever cent fois, mille fois, s'était dit : "Mon fils et ma fille sont estropiés, ils ne marcheront jamais ;"

Si, fatigués de vous parler sans obtenir de réponse, ils s'étaient écriés : "Mon enfant est sourd, il n'a pas d'ouïe ;"

Si, offrant à vos petites mains un objet, et vous voyant incapable de diriger votre effort pour le saisir, ils s'étaient dit : "Le sens du toucher manque à cette infortunée créature ;"

Si, approchant de votre petit nez des odeurs, ils s'étaient imaginé que, parce que vous ne les distinguez pas encore, vous n'auriez jamais d'odorat ; et si, partant de là, ils avaient déclaré qu'attendu que vous étiez incapable de devenir un homme ou une femme, pouvant jouir jamais des facultés nécessaires à la vie, ils n'avaient rien de mieux à faire de vous que ce que font les Chinois de leurs enfants mal conformés, c'est-à-dire s'ils vous avaient jeté à l'eau ;

S'ils avaient agi aussi inconsidérément, au lieu de s'armer de l'infinie patience des mères et des pères exerçant, provoquant, sollicitant, par des efforts et des caresses sans fin, le développement progressif de vos petits corps, et cela pendant de longs jours et de longs mois d'abord, — et puis après, pendant de longues années, le développement plus lent, plus pénible encore de votre intelligence, est-ce que vous croyez qu'ils auraient bien fait, bien raisonné, bien agi ?

Non sans doute, et si vous les aimez, c'est précisément parce qu'ils ont fait le contraire.

Hé bien ! devant toute science nouvelle, l'esprit est

comme un enfant. Il faut les mêmes soins, les mêmes patientes pour qu'il en arrive à voir clair, à sentir, à toucher, et enfin à marcher de l'obscurité du commencement aux clartés de la fin.

Tout doit s'apprendre en ce monde, et au prix d'un effort continu ; c'est le travail aidé du temps qui est le souverain maître de toute science ici-bas.

Quand Dieu a dit à l'homme : "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front," il n'a pas entendu seulement le pain qui se met sous la dent, qui s'achète chez le boulanger, le pain qui nourrit nos corps, le pain matériel, il a entendu aussi le pain de l'esprit qui, par l'éducation, par la science, élève l'homme jusqu'à la raison, jusqu'à la connaissance de la vérité ; il a entendu le pain qui nourrit l'âme, et donne à l'intelligence la force de remonter jusqu'à lui par le savoir et l'instruction. — Extrait du *Magasin d'éducation et de récréation*.

C'est trop long.

Lucie était déjà une grande fillette, presque une jeune fille, et cependant elle n'était pas assez raisonnable pour s'appliquer au travail comme elle l'aurait dû à son âge. La moindre difficulté l'arrêtait. De quelque ouvrage qu'il s'agit, d'une rédaction d'histoire à faire, d'un morceau de musique à apprendre, ou bien d'un ourlet à coudre, elle trouvait plus commode de s'écrier : "C'est trop long !" et d'aller se promener, que de se mettre courageusement à l'œuvre. Cet éternel : *C'est trop long !* désolait sa mère.

Un jour que Lucie, au lieu de faire son devoir, était allée errer à l'aventure dans le parc, elle arriva au bord d'un ruisseau qui le bordait et le séparait des terres environnantes. La jeune fille eut bien envie de passer de l'autre côté, où elle voyait une belle prairie toute couverte de fleurs, mais le ruisseau, quoique peu profond, était beaucoup trop large pour qu'elle pût le franchir d'un bond. Le plus agile sauteur n'y eût pas réussi ; à cet endroit, c'était presque une petite rivière. Alors Lucie, plutôt que de renoncer à son désir, inventa un moyen de passer l'eau. Elle prit une grosse pierre et elle la jeta dans le courant, à peu de distance de la rive ; la pierre, n'étant pas submergée, offrait un appui solide et suffisamment large pour ses deux pieds.

Quand elle y eut pris place, ce qui ne lui fut pas difficile, elle posa une autre pierre un peu plus loin dans le courant, et elle y sauta sans peine ; puis elle reprit la première pour s'en faire un nouveau point d'appui.

Ainsi, au moyen de ces deux pierres qu'elle plaça successivement l'une devant l'autre, elle vint à bout de traverser le cours d'eau.

Quand elle se fut promenée à son gré dans la prairie, elle repassa le ruisseau de la même manière et retourna à la maison.

— D'où viens-tu ? lui demanda sa mère.

— Je suis allée hors du parc, de l'autre côté du ruisseau, dans une magnifique prairie, répondit-elle, très fière de son expédition.

— Comment as-tu pu passer ? Le ruisseau est trop large.

— Oh ! oui, maman, beaucoup trop large, mais j'ai bien su m'y prendre. Je l'ai franchi peu à peu, en plusieurs fois, sur des pierres qui m'ont servi de pont.

— Hé bien, mon enfant, dit la mère, emploie le même procédé pour tes devoirs. Cette rédaction que tu déclares trop longue, fais-la ligne après ligne, page après page, et tu verras que tu en viendras aisément à bout. Ce morceau de musique qu'il te semble impossible de jouer, déchiffre-le mesure par mesure, et tu en verras la fin.